

CORINA BOMANN

À LA RECHERCHE DE LA BEAUTÉ

**

LE RÊVE DE SOPHIA




CHARLESTON

CORINA BOMANN

À LA RECHERCHE DE LA BEAUTÉ

* *

Le rêve de Sophia

New York, Janvier 1929.

Sur le pont du bateau qui la ramène en France, Sophia Krohn contemple l'horizon dans la brise glacée de l'hiver, pleine d'espoir. Quelques jours après avoir perdu son emploi de chimiste dans l'entreprise de cosmétiques d'Helena Rubinstein, la jeune femme se rend à Paris sur les traces de son fils. Car une lettre anonyme lui a révélé l'impensable : contrairement à ce qu'elle croyait, il ne serait pas mort à la naissance mais bien vivant.

Sur place, rien ne se déroule comme prévu, et aucune piste ne lui permet de retrouver son enfant. Hélas, sans travail, elle ne peut s'éterniser en France. Le cœur lourd, Sophia confie donc l'affaire à un détective avant de rentrer à New York.

Alors qu'elle entame une nouvelle carrière exigeante chez Elizabeth Arden, une seule question la hante... Reverra-t-elle un jour son enfant ?

Une saga fascinante dans l'univers des cosmétiques de luxe à Berlin, Paris et New York portée par une héroïne libre et attachante, qui souhaite construire sa vie comme elle l'entend, loin des carcans imposés aux femmes de son époque.

« SUPERBEMENT DOCUMENTÉ ET CAPTIVANT ! »

Für Sie

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

ISBN : 978-2-38529-512-7

22,90 €

Prix TTC France



9

782385

295127

Rayon : Littérature étrangère
Design et illustration :
Constance Clavel
Image : Monster Visual



www.editionscharleston.fr

À LA RECHERCHE
DE LA BEAUTÉ
* *

LE RÊVE DE SOPHIA

De la même autrice, aux éditions Charleston :

L'Île aux papillons, 2014

Le Jardin au clair de lune, 2016

Les Héritières de Löwenhof : le choix d'Agneta, 2022

Les Héritières de Löwenhof : le secret de Mathilda, 2022

Les Héritières de Löwenhof : la promesse de Solveig, 2023

À la recherche de la beauté : l'espoir de Sophia, 2025

Titre original : *Die Farben der Schönheit (Band 2) – Sophias Träume*
Copyright © Ullstein Buchverlage GmbH, Berlin. Publié en 2020
par Ullstein Verlag
Tous droits réservés.

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2026
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-512-7
Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion
et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos
ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Corina Bomann

À LA RECHERCHE
DE LA BEAUTÉ

**

LE RÊVE DE SOPHIA

Roman

Traduit de l'allemand par Corinna Gepner


CHARLESTON

CHAPITRE I

1929

UN CIEL DE JANVIER D'UN GRIS PLOMBÉ pesait sur la mer. Seul l'horizon laissait entrevoir ici et là une faible lueur rose entre les nuages. Un vent glacé me giflait le visage et s'insinuait sous mon manteau.

J'aurais pu rester confortablement au chaud dans ma cabine, mais son exigüité m'oppressait et je ne me sentais pas d'humeur à me divertir au salon, où les passagers se pressaient déjà. Je n'avais qu'une hâte, arriver à destination et commencer enfin mes recherches.

Nous étions en mer depuis près d'une semaine à présent. La veille, au cours du dîner, j'avais entendu dire que nous arriverions à Douvres sous deux jours. De là, je prendrais le ferry jusqu'à Calais, puis le train pour Paris.

Mme Rubinstein effectuait ce trajet plusieurs fois par an, et cela m'impressionnait. Comment parvenait-elle à le supporter ? J'avais gardé un souvenir vivace de ma

première traversée, que j'avais faite en sa compagnie. À l'époque, elle m'avait offert la chance de réaliser le rêve de ma vie : créer des produits de beauté pour sa célèbre entreprise de cosmétiques et, ce faisant, aider les femmes à prendre conscience de leur valeur et à accéder à une forme de beauté. Nous nous étions rencontrées à Paris et elle m'avait proposé un poste de chimiste dans son usine new-yorkaise. Sa proposition m'avait redonné l'espoir après une longue période d'épreuves dramatiques.

Depuis mon licenciement, quelques semaines plus tôt, je n'avais plus de ses nouvelles. Avait-elle réussi à sauver son mariage ? Elle avait en effet choisi de vendre ses parts de la Rubinstein Inc. afin de pouvoir être au côté de son époux, Mr Titus. J'aurais bien voulu savoir ce qu'il en était, mais en mer les informations arrivaient de manière irrégulière. On ne pouvait se procurer de journaux que dans les ports, or nous étions au milieu de l'océan, dans le royaume de l'ignorance.

Ma main descendit vers la poche de mon manteau. Je conservais toujours sur moi la lettre tapée à la machine que j'avais reçue peu de temps auparavant, rédigée par un correspondant anonyme qui affirmait que mon fils était toujours vivant. L'espoir était-il permis ?

Mes pensées revenaient inlassablement aux journées que j'avais passées à l'hôpital après sa naissance. À l'annonce de sa mort, à la dépression dont j'avais été la proie. Quelque chose aurait-il dû attirer mon attention ? Des indices qui m'avaient échappé ? Ma mémoire me ramenait toujours à un trou noir, que je ne pouvais éclairer en dépit de mes efforts.

— Le spectacle est grandiose, n'est-ce pas ? dit soudain une voix.

Je sortis ma main de ma poche et jetai un regard derrière moi. L'homme qui s'était approché sans que je m'en

aperçoive avait des pommettes saillantes et un regard perçant. Ses yeux étaient sombres comme du charbon derrière ses lunettes rondes à monture en nickel, et son front haut lui donnait l'aspect d'un intellectuel. Son sourire indiquait sans équivoque pour quelle raison il m'abordait.

— En effet, répondis-je avec froideur. Mais si vous le permettez j'aimerais mieux en profiter seule.

Mon ami, Darren, m'avait quittée peu avant mon départ, et le souvenir de notre dernière soirée ensemble m'était encore très douloureux. Je n'étais pas prête à accueillir des manœuvres d'approche.

L'homme émit un rire gêné et fit tourner d'un geste hésitant l'anneau d'or qu'il portait au doigt. Une alliance. Cette vue me causa un frisson, me renvoyant loin dans le passé, à l'époque où j'avais rencontré Georg, mon professeur à l'université, devenu mon amant. Lui aussi était marié, et il m'avait fait croire qu'il voulait divorcer de sa femme. Il n'en avait rien été et, lorsque je m'étais retrouvée enceinte, il m'avait laissée tomber.

— Vous avez attiré mon attention, dit l'homme. Une femme comme vous...

— C'est-à-dire ? demandai-je avec une pointe d'agressivité. Qu'est-ce que vous entendez par « une femme comme vous » ?

Je me contins. J'avais affaire à un étranger ; je ne le reverrais probablement jamais. Passer sur lui la colère que je ressentais encore à l'égard de Georg aurait été malavisé.

— Jeune, jolie... et visiblement douée d'une forte volonté.

C'était le genre de discours qui m'avait fait croire au sérieux des intentions de Georg. Or il s'était simplement servi de moi. Je ne commettrais pas la même erreur une seconde fois.

— Vous venez tous les jours ici à la même heure, poursuivait l'étranger, qui ne semblait pas vouloir se laisser éconduire. Je vous ai également croisée plusieurs fois dans la salle à manger, mais vous ne paraissiez pas m'avoir remarqué.

Il avait raison. En général, j'étais en pensée auprès de mon fils, cela m'aidait à oublier ma pénible rupture avec Darren. Qui plus est, je n'étais pas de ces femmes qui cherchent à se consoler dans les bras d'un autre.

Sentant que sa stratégie ne le menait nulle part, l'inconnu se racla la gorge avec embarras. Il me fit presque de la peine. Cependant mon inflexibilité était la cuirasse qui me protégeait du désespoir. J'avais beau le trouver séduisant, je n'étais pas disposée à répondre à ses avances. Il était marié. En m'engageant dans une liaison, je construirais mon bonheur sur le malheur d'une autre avant de me retrouver à nouveau dans une situation sans issue.

— Ça tient peut-être à ce que j'ai beaucoup de sujets de réflexion en ce moment, répondis-je.

— Et il n'y a personne avec qui vous pourriez ou souhaiteriez partager ces réflexions ?

Je le considérai un instant en silence. Son visage, à l'instar de celui des autres hommes, m'apparaissait comme une ombre que je ne me souciais pas d'examiner de plus près.

— Si, bien sûr, repartis-je. Mais ces personnes ne sont pas là. Et puis il y a des pensées qu'on ne partage pas facilement. Même avec ses amis.

— Et avec un étranger ?

— Un étranger ne comprendrait pas.

Je m'étais confiée à Kate, la gouvernante de mon logeur, au sujet de la lettre que j'avais reçue concernant mon fils. Elle m'avait incitée à ne pas la prendre pour

un tissu de mensonges et à tenter de découvrir si elle disait vrai. En revanche, mon incapacité à révéler mon passé à Darren avait été la cause de notre rupture.

Un étranger ne manquerait sans doute pas de juger sévèrement ma crédulité et ma naïveté. Cependant je n'étais pas responsable de la mort de mon enfant, même si je ne parvenais pas à me la pardonner. À supposer, bien sûr, qu'il soit effectivement mort.

L'homme afficha de nouveau un sourire gêné.

— Peut-être changerez-vous d'avis. Je suis toujours disposé à écouter les histoires intéressantes. Il me semble qu'il y a en vous quelque chose qui devrait être raconté.

Il marqua un bref instant de silence.

— Si vous vous ravisez, demandez James Joyce. Nous avons encore quelques jours à passer ensemble sur ce bateau, n'est-ce pas ?

Sur ces mots, il se détourna et je le suivis des yeux tandis qu'il se rendait de l'autre côté du navire. C'était peut-être un écrivain, voire une connaissance de Mr Titus. Mais je jugeai préférable de ne rien dire et de le laisser partir. Il ne pourrait pas m'aider dans mon entreprise.

Lorsqu'il fit trop sombre et froid à mon goût, je me retirai dans ma cabine. J'allumai, ôtai mon manteau, et je m'enveloppai dans la couverture rêche posée sur le lit. Puis je m'assis au petit bureau.

Mon carnet était rempli de mots clés, d'éléments de mon séjour à Paris qui me restaient en mémoire. Étant à la recherche d'indices, j'avais consigné, trié et classé mes souvenirs avec la minutie que j'aurais mise à rédiger un travail pour mes professeurs à l'université.

Il y avait des impressions sur les endroits où j'étais allée. J'avais notamment décrit l'hôpital avec précision. Et esquissé le plan des rues, situé le cabinet de

Marie Guérin, la sage-femme que j'avais consultée. Elle n'avait pas voulu que je lui dise mon nom, mais elle avait parlé d'adoption. Il y avait la pension de Mme Roussel, d'où j'avais fait mes premiers pas en direction de l'Amérique. J'avais classé certains endroits comme inoffensifs, d'autres comme suspects.

Ensuite, j'avais dressé une liste de personnes. De simples connaissances telles que la femme qui m'avait mise dans le taxi pour l'hôpital, ou M. Jouelle, l'amant de mon amie Henny, dont le mépris infondé à mon égard m'avait heurtée. Le personnel de l'hôpital : le Dr Marais, l'infirmière Sybille, la sage-femme Aline Dubois et d'autres infirmières dont j'ignorais le nom, mais que je reconnaîtrais si je les voyais.

Il se pouvait aussi qu'une étrangère se soit introduite dans le service et ait volé mon enfant. Et que, pour dissimuler cet événement qui engageait sa responsabilité, l'hôpital ait prétendu que Louis était mort. Cependant mon intuition me disait que les choses s'étaient passées autrement.

Les yeux fatigués et douloureux, je m'étendis sur le lit. J'avais fini par m'habituer au roulis du bateau. Cela n'avait pas été sans mal, parce que la mer était souvent agitée. Une légère nausée m'accompagnait en permanence. La première fois que j'avais traversé l'océan, je n'en avais pas souffert, peut-être parce que la présence de Madame avait constitué un puissant dérivatif.

J'aurais souhaité qu'elle soit là, afin de me distraire entre autres de la pensée de mes parents. Dans la petite cabine bercée par les vagues, les souvenirs émergeaient des recoins sombres de ma mémoire, m'inspirant autant de colère et de déception qu'autrefois. Je n'avais plus aucun contact avec eux. Ils ne s'étaient même pas manifestés lorsque je leur avais appris la mort de mon enfant.

De Paris, il était facile de prendre le train pour Berlin. Je pourrais profiter de mon séjour en France pour aller les voir. Mais non ! Ce serait une perte de temps pure et simple. Il valait mieux que je me concentre sur mes recherches pour retrouver Louis.

CHAPITRE 2

PARIS SEMBLAIT NE PAS AVOIR CHANGÉ. Je retrouvais l'animation de ses rues, bien éloignée de la frénésie new-yorkaise. En dépit de l'hiver, les immeubles demeuraient avenants. Si les couleurs avaient disparu pour la plupart, elles réapparaîtraient, je le savais, avec l'arrivée du printemps. Les balcons et les jardinets resplendiraient de fleurs et des rideaux colorés se gonfleraient sous la brise dans l'embrasure des fenêtres ouvertes.

Tandis que je contemplais ce spectacle familier depuis le taxi, je réalisai à quel point j'étais à présent différente de la jeune femme qui avait embarqué à Calais en compagnie de Mme Rubinstein.

J'étais partie pour le Nouveau Monde dans des vêtements trop larges, usés jusqu'à la corde – l'étudiante berlinoise de bonne famille avait cédé la place à une femme démunie, qui avait survécu à Paris par la seule grâce d'une amie. Deux ans plus tard à peine, il ne restait rien, extérieurement du moins, de l'être malmené par le destin que j'avais été. Je portais une tenue élégante.

J'étais devenue une femme qui ne passait plus inaperçue. Mes cicatrices n'étaient pas apparentes et, s'il ne tenait qu'à moi, elles demeureraient invisibles.

Tandis que j'observais les gens sur les trottoirs, je me sentis gagnée par une joie anticipée. J'allais revoir Henny, mon amie, celle qui m'avait sauvée après le désastre de ma relation avec Georg ! Elle m'avait accueillie chez elle lorsque mon père m'avait jetée à la rue. Puis je l'avais accompagnée à Paris où, depuis, elle faisait une formidable carrière aux Folies Bergère.

Dans l'océan d'incertitude où je me trouvais, cette perspective était un rayon de lumière qui me réchauffait le cœur. Comment allait-elle ? Nos lettres s'étaient espacées, mais je ne voulais pas y voir un motif d'inquiétude : elle devait être très prise – et accaparée par M. Jouelle, son fiancé.

L'environnement se délabrait à mesure que nous approchions de la rue du Cardinal-Lemoine. La chaussée était encore plus abîmée qu'avant. Des pavés descellés s'empilaient dans les caniveaux. En dépit des efforts que faisait le chauffeur pour éviter les nids-de-poule, j'étais passablement secouée.

J'aurais pu descendre dans un hôtel, mais je voulais être avec des personnes que je connaissais. Henny ne logeait plus à la pension de Mme Roussel depuis longtemps, mais Geneviève s'y trouvait toujours. Je me réjouissais de les revoir toutes les deux.

Quelques minutes plus tard, le taxi s'arrêta devant la pension. La façade avait conservé son aspect d'autrefois, si l'on exceptait les quelques fissures apparues depuis sous les fenêtres. Mme Roussel semblait juger inutile pour le moment d'engager un ravalement.

Je payai et récupérai mes bagages. Pendant que la voiture repartait, j'entrai dans la cour et je jetai un regard

autour de moi. De la musique s'échappait d'une chambre – sans doute un gramophone apporté par un client aisé. J'eus une brève pensée pour le conseiller commercial qui habitait l'immeuble de mes parents. La porte était ouverte, comme presque toujours, ce qui n'empêchait pas Mme Roussel d'expliquer à ses locataires qu'il fallait la tenir fermée pour se prémunir contre les voleurs.

Dans l'entrée, mon regard tomba sur l'escalier que j'avais si souvent emprunté. Une porte claqua et je reconnus le pas de Mme Roussel, qui fit son apparition un instant plus tard et s'arrêta en me voyant.

— Ça alors, tu es déjà là ? dit-elle, agréablement surprise.

Dans mon télégramme, je m'étais montrée peu précise quant à la date de mon arrivée. On ne pouvait jamais prévoir le temps qu'il ferait en mer et, l'hiver, les tempêtes étaient fréquentes.

— Oui, la traversée a été assez calme, répondis-je en lui tendant la main.

Ignorant mon geste, elle me serra dans ses bras. Un parfum de savon à la rose me monta aux narines.

— C'est bon de te revoir, ma fille ! Qu'est-ce que tu as changé, dis donc ! L'Amérique t'a réussi, hein ?

On pouvait le dire, oui. En ce moment, toutefois, l'horizon me paraissait bien sombre et j'hésitais sur la voie à prendre. Mais pour commencer il me fallait retrouver mon fils.

— La chambre où Henny et moi avons logé serait-elle libre ? m'enquis-je.

— Il n'est pas question que tu t'installés là-haut ! répliqua-t-elle. Viens ! J'ai mieux à te proposer.

Elle me conduisit dans le bâtiment voisin, où se trouvaient les chambres plus « huppées ». Entre-temps, le gramophone s'était tu.

— Geneviève est toujours ici ? demandai-je tandis que nous montions l'escalier.

— Elle passe de temps en temps. Elle doit avoir abandonné son métier parce que ça fait des mois qu'on la voit avec le même homme.

Mon ancienne voisine avait-elle fini par trouver le bonheur ? Je le lui souhaitais de tout cœur et j'étais impatiente de pouvoir à nouveau discuter avec elle. Elle m'avait été d'une grande aide à mes débuts à Paris et m'avait également soutenue après la mort de mon enfant. C'est elle qui m'avait indiqué la femme médecin qui m'avait évité de sombrer.

— Voilà, dit Mme Roussel en indiquant une porte rouge brun portant le numéro 9.

Elle sortit son trousseau de clés et ouvrit. La pièce était étonnamment spacieuse. À la place du lit en métal de notre ancienne chambre il y avait un lit à baldaquin et l'espace était suffisant pour accueillir un bureau et une penderie. Quelques plantes ornaient le rebord des fenêtres.

— En général, je prends cinq francs par semaine pour cette chambre, je te la fais à trois, déclara-t-elle en allant ouvrir les fenêtres. Ici, tu ne seras pas davantage à l'abri des odeurs du véhicule vide-toilettes, mais les battants ferment mieux. Et tu auras plus d'air.

— Merci, madame Roussel, c'est vraiment très aimable à vous.

Je jetai un regard autour de moi. Cette pièce pouvait soutenir la comparaison avec la chambre où je logeais à New York. Et c'était un palais comparé au réduit dans lequel Henny et moi avions vécu ici à notre arrivée à Paris.

— Tu te souviens du règlement, j'imagine ?

— Bien sûr, répliquai-je tout en sachant que j'oublierais comme les autres de fermer la porte sur cour.

— Au fait, les femmes du quartier ont demandé quand tu referais des crèmes. Je leur ai expliqué que tu étais en Amérique, chez cette Helena Rubinstein, et qu'elles pouvaient acheter ta crème dans les grands magasins, mais elles continuent à m'interroger.

— Pour le moment, je n'en fais plus, répondis-je.

— Ah bon ? Qu'est-ce que tu fais alors ? Du parfum ?

— Je ne travaille plus pour Mme Rubinstein. Comme elle... elle avait des problèmes conjugaux, elle a revendu son affaire américaine. Beaucoup ont perdu leur travail, et j'en ai fait partie.

— Quels sont tes projets, dans ce cas ? s'enquit Mme Roussel, consternée.

— Je ne sais pas encore. Je suis revenue parce que j'ai reçu ceci.

Je lui montrai la lettre anonyme qu'elle m'avait ré-expédiée en Amérique.

Vous ne me connaissez pas et nous ne nous rencontrerons sans doute jamais. Tout ce que je veux vous dire, c'est que votre fils est vivant. Je ne sais pas où on l'a emmené, mais il était en vie la dernière fois que je l'ai vu. Je ne peux pas vous en dire plus.

Choquée, elle porta les mains à sa bouche.

— Alors c'était ça... Tu crois que ce message dit vrai ? Que ton enfant est encore en vie ?

— Je l'ignore. Mais il faut que je découvre d'où il vient et que je sache si, à l'époque, il s'est produit à l'hôpital quelque chose qu'on m'a caché.

Mme Roussel opina.

— Ce sera difficile. Quand quelqu'un commet une faute, en général il ne veut pas le reconnaître. Mais je te souhaite bonne chance dans tes recherches.

— Merci, j'apprécie, répondis-je avec un sourire.

Elle me considéra un instant avec une mine songeuse.

— Si tu as besoin de la cuisine, n'hésite pas à me le dire, d'accord ? déclara-t-elle avant de se détourner.

— Bien sûr, madame Roussel, repartis-je.

Je fermai la porte pour me reposer un petit moment, avant d'aller rendre visite à Henny.

CHAPITRE 3

UNE BONNE HEURE PLUS TARD, j'étais à l'adresse figurant sur les lettres que m'avait envoyées Henny. C'était un immeuble élégant de style Jugendstil avec de ravissants petits balcons qui, l'été, devaient être embellis par des jardinières remplies de fleurs colorées. Sur l'un d'eux étaient fixées des branches de sapin, sans doute un reste de décoration de Noël alors que les fêtes de fin d'année étaient passées depuis plus d'un mois.

Le quartier semblait habité par des Parisiens aisés. Même l'hiver, les jardinets restaient bien entretenus. Au printemps, ils devaient offrir un spectacle éblouissant.

Henny semblait avoir fait son chemin. Elle n'était plus une petite danseuse contrainte de vivre dans des hôtels borgnes ou des chambres sur cour, mais une femme qui avait réussi – du moins tant que M. Jouelle restait épris d'elle.

Pour ma part, je n'appréciais pas l'assistant du directeur des Folies Bergère. Il m'avait d'emblée considérée

comme une moins-que-rien, allant jusqu'à vouloir faire croire à Henny que je l'exploitais. Il m'avait traitée de parasite et avait tenté de nous éloigner l'une de l'autre. Heureusement, mon amie ne s'était pas laissé prendre à ses manœuvres. J'aurais bien aimé voir la tête de Jouelle quand elle lui avait appris que j'avais débuté une nouvelle existence prometteuse en Amérique.

Je n'en éprouvais pas moins une certaine appréhension à l'idée de la revoir. À cette heure, son fiancé devait être au théâtre, mais savait-on jamais ? Prenant mon courage à deux mains, je gravis le perron, consultai les plaques et pressai la sonnette jouxtant le nom de Jouelle.

Un craquement retentit.

— Oui ? Qui est-ce ? demanda une voix en français.

Au cours des deux années écoulées, Henny avait fait des progrès, mais elle conservait un accent.

— Henny ? dis-je, soulagée.

Il y eut un silence. M'étais-je trompée ?

— C'est moi, Sophia, poursuivis-je. Je suis à Paris.

Henny se taisait toujours. Son mutisme me troubla. L'instant d'après, il y eut un bourdonnement et la porte s'ouvrit. J'entrai avec hésitation. La cage d'escalier me rappela celle de l'immeuble de mes parents. La natte en raphia qui couvrait les marches assourdissait mes pas, si bien que les battements de mon cœur étaient pour ainsi dire le seul bruit que j'entendais.

Henny m'attendait sur le seuil de son appartement, au deuxième. Elle portait une robe de chambre noire avec un motif tissé de roses rouge sombre. Sa chevelure était en désordre et elle paraissait ensommeillée.

— Sophia ! Mais qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-elle d'une voix mal réveillée.

— Mais je... je t'ai écrit ! Tu n'as pas reçu ma lettre ?

J'étais désespérée. Mon amie était devant moi, j'aurais eu toutes les raisons de la serrer dans mes bras avec joie, mais elle avait changé. Je ne lui avais jamais vu cette expression absente, même quand je la tirais du sommeil.

— Si... si, bien sûr, répondit-elle.

Soudain, une secousse la traversa et le sourire que je connaissais bien éclaira son visage. Elle se jeta dans mes bras. Je pris une grande inspiration, brusquement libérée de mon angoisse. Peut-être ne s'attendait-elle effectivement pas à me voir. Ou alors elle pensait que j'arriverais plus tard. Je n'en soupçonnai pas moins M. Jouelle de l'avoir dissuadée de lire mes lettres.

— Comment vas-tu ? demanda-t-elle en me caressant les joues.

Je la pressai à nouveau contre moi, il était si bon de la revoir !

— Entre donc ! dit-elle en me prenant par le bras.

Une odeur douceâtre flottait dans l'air.

— Ce sont des bâtonnets d'encens, expliqua-t-elle. Le dernier cri à Paris. Les femmes sont folles d'exotisme. Ça doit être pareil chez vous, non ?

— Pas encore, répondis-je. La mode met du temps à traverser l'océan. Beaucoup de femmes sont encore adeptes des coiffures à l'ancienne. J'en fais partie, d'ailleurs.

Je touchai le chignon que je portais sur la nuque. Je n'avais pas encore trouvé le courage d'opter pour une coupe à la garçonne.

— Ça ne m'étonne pas, tu as toujours été très attachée à ta chevelure.

Plus je la considérais, plus il me paraissait évident que, à mon égard en tout cas, Henny n'avait pas changé.

— Où est ton fiancé ? m'enquis-je.

Elle haussa les épaules.

— Au théâtre. Le matin, en général, je suis seule. Mais installe-toi ! Est-ce que je peux t'offrir un café ? Un thé ? Maurice aime le thé.

— Ce qui est le plus commode pour toi.

— Alors du café. Assieds-toi au salon. Je m'habille vite fait et je m'en occupe.

Je m'exécutai pendant qu'Henny disparaissait derrière une porte. L'aménagement de la pièce témoignait d'un goût prononcé pour l'exotisme. Il y avait un ensemble fauteuils et canapé en cuir et de grandes plantes en pot. Le tapis, rouge foncé, était agrémenté de roses plus pâles et de délicats motifs de vrilles. Les effluves raffinés de la fumée de cigare flottaient dans l'air, imprégnant sans doute les lourds rideaux de velours.

De hautes bibliothèques accueillait des rangées de livres reliés en cuir et ornés de dorures. Le globe placé à côté d'une des fenêtres devait renfermer un bar. J'avais vu un objet semblable chez une relation d'affaires de mon père : on rabattait la partie supérieure du globe, ce qui faisait apparaître diverses bouteilles.

Je m'approchai d'une fenêtre, d'où l'on avait une vue magnifique sur la ville et sur le jardin du Luxembourg. La pièce reflétait indiscutablement les goûts de M. Jouelle. Nulle part je ne sentais l'empreinte d'Henny.

S'il s'était agi de l'appartement de mon amie, je me serais déplacée plus librement et l'aurais examiné de plus près. Mais l'idée que M. Jouelle pouvait revenir et me trouver là me paralysait. Les changements survenus dans ma vie depuis notre dernière rencontre n'y faisaient rien : je revoyais trop clairement en pensée son expression furieuse tandis qu'il m'ordonnait de sortir de la vie d'Henny.

Un tintement de vaisselle m'arracha à mes pensées. Prenant la direction d'où venait le bruit, j'arrivai dans

une cuisine spacieuse. M. Jouelle louait manifestement tout l'étage. La pièce, inondée de lumière, était aménagée avec beaucoup de goût. Le mobilier était de couleur claire, en harmonie avec les carreaux de Delft qui décoraient les murs. La table étincelante de propreté paraissait trop grande pour l'appartement.

— La gouvernante ne revient qu'en fin d'après-midi, expliqua Henny en versant le café moulu dans une cafetière. Mais à Berlin nous n'avions même pas de bonne, hein ?

— Non, confirmai-je.

Henny me paraissait légèrement mal à l'aise. Se pouvait-il qu'elle ne soit pas heureuse dans cet appartement ? Après avoir quitté le domicile de ses parents, elle avait vécu seule pendant longtemps dans des chambres exigües. Si elle était chez Jouelle depuis quelques années désormais, elle ne semblait pas encore s'être habituée à ce nouveau train de vie.

— Assieds-toi, le café sera bientôt prêt, dit-elle en posant la bouilloire sur le fourneau, qui diffusait une chaleur agréable.

— Comment vas-tu ? m'enquis-je en prenant place sur le long banc disposé devant la table.

— Bien, répondit-elle en haussant les épaules. Et toi ? Dans ton télégramme tu indiquais juste que tu venais à Paris. Es-tu là pour une raison particulière ? Aurais-tu le projet de reprendre un salon ? Au théâtre, les filles ne parlent que des instituts de beauté qui ouvrent un peu partout.

— Non, ce n'est pas mon intention, et pour tout dire je ne travaille plus pour Mme Rubinstein. Si je suis revenue à Paris, c'est pour retrouver mon fils.

Elle m'écouta avec une stupeur effrayée rapporter le contenu du courrier anonyme que j'avais reçu.

Comment se faisait-il qu'elle paraisse étonnée ? Jouelle avait-il intercepté la lettre dans laquelle je l'informais de cette histoire ? J'aurais voulu pouvoir lui poser franchement la question, mais cela aurait risqué de provoquer une dispute. Qui plus est, Jouelle semblait la traiter tout à fait bien. Son antipathie pour moi était une affaire qui ne regardait que lui et moi.

Le sifflement de la bouilloire nous interrompit. Henny se leva, versa l'eau sur le café moulu, puis nous servit l'une et l'autre.

— C'est agréable de bavarder en allemand, dit-elle. Ça m'a manqué ces dernières années. Il m'arrivait de me parler à moi-même dans ma langue maternelle pour pouvoir l'entendre et ne pas l'oublier.

Comme je lui prenais la main, je remarquai qu'elle avait la peau glacée et les doigts tremblants.

— Qu'est-ce que tu as ? demandai-je, surprise.

— Rien. Je suis parfois un peu nerveuse, c'est tout. D'après le médecin, c'est à cause de la rivalité qui existe entre les danseuses aux Folies. Ça me mine.

— Elles ne t'ont toujours pas acceptée ? m'étonnai-je.

— Bien sûr que si. D'ailleurs, être la fiancée de Maurice ça aide. Mais ne parlons plus de ça. Tu viendras à notre mariage, n'est-ce pas ?

— Évidemment, répondis-je avec une boule dans la gorge.

Jouelle apprécierait-il de m'y voir en demoiselle d'honneur ? Ma présence lui agréerait-elle ?

— Formidable ! répliqua-t-elle sur un ton affecté qui ne lui ressemblait pas.

— Ton fiancé sera-t-il d'accord ? demandai-je avec scepticisme.

— Pourquoi ne le serait-il pas ? Je lui ai beaucoup parlé de toi. Il est content du succès que tu rencontres en Amérique.

— Vous avez déjà fixé une date ?

— Pas encore, mais ça ne saurait tarder, repartit-elle en appuyant ses mots d'un signe de tête comme pour se convaincre de la chose. Tu seras la première à l'apprendre.

— Tu sais que les lettres mettent un bon moment à arriver.

— Je n'en parlerai à personne tant que tu ne le sauras pas !

Une promesse qu'elle ne pourrait assurément pas tenir. Mais c'était sans importance. Henny avait une nouvelle vie, j'avais la mienne, quel que soit l'avenir qui m'attendait.

Nous observâmes un moment de silence. Il me semblait voir les pensées se bousculer dans sa tête. Elle avait les lèvres serrées, comme pour les empêcher de s'échapper.

— Et où comptes-tu commencer à chercher ? reprit-elle sur un ton haut perché qui sonnait un peu artificiel.

On aurait dit qu'elle voulait être polie. Encore une attitude que je ne lui connaissais pas.

— À l'hôpital. Je vais essayer de parler aux infirmières, peut-être aussi au médecin.

— Si une de ces personnes est impliquée, il y a peu de chances qu'elle dise la vérité.

— Il faut bien débiter quelque part !

Henny opina en silence. La situation me parut soudain très étrange. Autrefois, nous pouvions aborder n'importe quel sujet sans que cela pose problème. À présent, j'avais l'impression d'être un élément perturbateur.

— Oh, comme le temps file ! s'exclama-t-elle soudain en jetant un regard sur sa montre. Je ne voudrais pas être impolie, mais je crois qu'il vaudrait mieux que tu partes. Maurice ne va pas tarder à rentrer.

Je secouai la tête avec perplexité. Nous n'avions bavardé qu'un petit moment, mon café n'était même pas encore froid.

— Il ne passe pas l'après-midi au théâtre ?

— Il s'absente de temps en temps pour venir me voir.

Le message était clair : en dépit des deux années qui s'étaient écoulées depuis notre dernière rencontre, Maurice Jouelle ne s'était pas départi de son animosité à mon égard. Le fait qu'entre-temps j'aie fait mon chemin n'y changeait rien.

J'acquiesçai et baissai la tête.

— Très bien, répondis-je en m'efforçant de ne pas laisser paraître ma déception.

Autrefois, Henny m'aurait prise par la main et nous serions sorties nous promener dans un parc.

— Merci pour le café, dis-je en me levant.

— J'espère que tu trouveras ce que tu cherches.

Nous nous regardâmes un instant, puis je la serrai dans mes bras. L'inquiétude m'avait gagnée. Son comportement étrange venait-il de ce que ma visite lui était désagréable ? Ou bien me cachait-elle quelque chose ?

— Je te ferai signe dès que j'en sais un peu plus.

— Oui, s'il te plaît !

Elle sourit, puis jeta un regard par-dessus mon épaule comme si elle craignait que Jouelle surgisse derrière moi. Elle me raccompagna à la porte.

— Prends soin de toi, dis-je en chassant quelques mèches qui lui tombaient sur le visage. Et si quelque chose te tracasse, fais-le-moi savoir. Je loge chez Mme Roussel.

— Bonne chance, répliqua-t-elle. À bientôt.

Et sur ces mots elle referma la porte. J'étais si ébahie que je restai figée sur place pendant un moment. Que se passait-il ? Pourquoi était-elle si pressée que